

3.

Éthologie

Revenons à l'éthologie. Pourquoi accordez-vous une telle importance à ce qui n'est, après tout, qu'une nouvelle manière de présenter les vieilles « sciences naturelles » ?

L'éthologie est bien plus que cela. C'est une manière de mettre les choses en perspective. Elle représente une exigence, une interrogation : que signifie tel comportement, ou tel organe pour la survie de l'espèce considérée ? Il s'agit donc d'une référence fondamentale, qui relie l'ensemble des êtres vivants entre eux. Certes, tout n'est pas explicable par les nécessités de la survie, mais chaque chose prend un sens différent quand on la regarde de ce point de vue, elle apparaît avec un autre relief.

C'est devenu un exercice indispensable de formuler les phénomènes en termes éthologiques, y compris le phénomène de la pensée¹. Puisqu'on peut aller jusqu'à soutenir que les nécessités de la survie d'une espèce font que les individus qui la composent ont à se représenter ce qui risque de leur arriver. Ils ont à faire de la prévision, voire de la prospective, pour être plus à même de faire face aux aléas de la vie. La fonction d'anticipation devient alors une fonction vitale sur laquelle se construit tout le système de la pensée, avec notamment la mise en place d'une dia-

L'avenir de l'Esprit

lectique de l'anticipation : d'abord, une anticipation provisoire, puis en se projetant en elle on mesure ses incohérences, alors le sujet la remanie, etc., jusqu'à ce qu'il ait obtenu une anticipation temporairement satisfaisante.

Cela vaut-il pour la totalité du vivant ?

Oui, puisque tous les êtres vivants sont confrontés aux nécessités de la survie de leur espèce. Il s'agit de bien autre chose d'ailleurs que la doctrine de la « lutte pour la vie » (en anglais *struggle for life*) qui a hanté les vulgarisateurs hâtifs de Darwin. Comme le dit le biologiste Paul Colinvaux², l'animal qui réussit n'est pas celui qui se bat tout le temps, mais au contraire celui qui évite de se battre, soit parce qu'il a trouvé une niche écologique spécifique où l'on ne viendra pas l'embêter, soit parce qu'il s'est rendu assez dissuasif pour ne plus avoir de prédateur, soit encore plus généralement parce que, capable d'une pensée prospective, il a anticipé le danger.

D'autre part, la vie est un seul et même phénomène « de l'amibe jusqu'à l'éléphant ». C'est le déploiement des potentialités d'un génome dans un milieu organique. Comme nous l'avons dit, le processus de reconnaissance s'exprime depuis le niveau moléculaire jusqu'à celui des collectivités. Il vaut autant pour la reconnaissance immunitaire que pour la reconnaissance des êtres vivants entre eux, ou pour la reconnaissance des entreprises et des organisations en général, voire pour la reconnaissance diplomatique entre États... C'est un seul et même phénomène.

Il y a donc une communauté de vie beaucoup plus large, qui déborde la seule espèce humaine, laquelle se considérerait jusqu'à présent comme étant qualitativement à part. Quantitativement différenciée, à la rigueur, bien que les travaux récents portant sur l'intelligence des animaux

Éthologie

montrent qu'il est quasiment impossible de trouver un registre dans lequel les facultés de l'espèce humaine ne soient pas déjà présentes dans certaines compétences animales.

Mais alors quid de la singularité humaine ? Où se tient la différence spécifique, pour parler comme Aristote ?

À mon avis, il n'y en a pas³. On n'a eu de cesse d'essayer d'inventer des arguments à la clé d'une spécificité humaine... Pour les uns ce fut la main, ou le pied, d'autres le langage, etc. Tout cela ne tient pas. Il y a bien une différence quantitative, par exemple les milliers de mots que comporte une langue humaine, alors qu'un chimpanzé très performant n'en manie que deux cent cinquante ou trois cents. Mais ce sont tout de même des mots qu'il manie ! Une fois de plus, il n'y a pas de différence qualitative.

Que faites-vous de la distinction, proposée par le linguiste Émile Benveniste, s'appuyant sur les travaux du naturaliste Karl von Frisch consacrés aux abeilles, entre signes (qui ne vaudraient que pour le langage humain) et signaux (qui caractériseraient les modes de communication des animaux : « fixité du contenu, invariabilité du message, énoncé indécomposable, transmission unilatérale... »⁴) ? Ici des systèmes de signes, là des codes de signaux.

C'est une invention de plus pour justifier la coupure entre l'Homme et la Nature, c'est-à-dire pour se protéger de l'essentiel. Elle ne résiste pas à l'observation. Les éthologues ont observé des singes capables de constituer des mots composés, à partir de mots élémentaires, témoignant par là même d'une certaine compétence syntaxique.